



Enluminure de psautier montrant Gerbert d'Aurillac écolâtre à Reims

« *Mon Dieu, gardez-moi de mes amis, quand à mes ennemis je m'en charge* »

Cette citation de Voltaire pourrait très bien avoir été formulée par Robert le Guiscard ! Il se trouvait au début de 1058 dans une situation inconfortable par rapport à ses parents, amis et alliés :

Avec **Onfroy** il s'était engagé d'assurer, par serment à son frère mourant, la protection de son neveu **Abelard** jusqu'à sa majorité avec, pour conséquence, de devenir son vassal par la suite. Il existait également son frère Hermann et sa sœur Umfreda à prendre en compte. Au fil du temps, cette promesse s'estompait avec son avidité

ambitieuse et maladive propre à ses origines. Ses deux neveux devinrent, en grandissant, ses ennemis déclarés, s'alliant tantôt avec les Byzantins en qualité de mercenaires, tantôt avec deux autres neveux, les pires adversaires familiaux du Guiscard, issus d'une de ses sœurs venue de Hauteville se marier en Italie : Geoffroy de Conversano et Robert de Montecaglioso.

La venue de **son frère Roger**, ambitieux au possible mais surtout de la même trempe que lui, un vrai frère-jumeau en quelque sorte, bien que quelques années les séparent. Ce frère qui avait trouvé l'aide et la protection de **Guillaume**, autre frère venu de Hauteville, lors d'un conflit les opposant. Héritier du Capitanate, Guillaume gênait Robert par la situation géographique de son territoire pour ses ambitions de conquêtes ultérieures. Une « épine dans le pied » car il fallait compter avec ce protecteur maintenant déclaré de Roger...

Richard 1^{er} d'Aversa, mi ami, mi ennemi, son beau-frère depuis son mariage, voulu par Dreu (Drolo), avec une autre sœur de Hauteville. Tout aussi ambitieux et malin que lui, issu des **Drengot** de Normandie Orientale, première famille de mercenaires établie en Campanie lombarde, il était redoutable et insatiable. Depuis la mort de son oncle Rainolf il possédait le **comté d'Aversa** et d'Asketill (ou Asclettin) son père, du **comté d'Acerenza** acquis depuis le « partage de Melfi » en 1043. Ce personnage n'hésitait pas à varier d'attitude selon les opportunités envers les papes pour Bénévent, envers les abbés du mont Cassin, envers Capoue qu'il convoitait avec gourmandise, envers les Lombards affaiblis...

Les « seigneurs de guerre ». Depuis leur montée en puissance nos Franco-Normands, c'est bien ainsi qu'il faut les considérer car ils se sont assimilés, en un siècle, aux autochtones de la Neustrie, en intégrant leur façon de vivre tout en imposant, avec beaucoup de finesse, l'organisation hiérarchique politique scandinave. Certes il y eut des réactions épidermiques d'*ego* pour les anciens « maîtres de guerre » Gaulois, Gallo-Romains, Saxons, Francs... devenus seigneurs en France, comme il y en aura pour ceux d'Italie du Sud. Chacun veut rester maître chez lui, défendre ses acquis et au besoin en conquérir sur les voisins mais ce n'est possible que s'ils sont bien dirigés. Dans le cas contraire, comme en Normandie occidentale et principalement dans le Cotentin avant le duc Guillaume, malgré des ducs puissants, cela débouche sur des luttes intestines, fratricides, épidermiques, d'une violence et cruauté *extra-ordinaires*. Nous constatons qu'un roi, un empereur, un duc... sont vulnérables vu l'ampleur de leur territoire. Il faut hiérarchiser, féodaliser, et surtout déléguer, en s'appuyant sur l'Eglise dont les monastères concentrent tout le savoir.

Nos ducs normands ont compris qu'il fallait créer une classe intermédiaire, le « vicomte fonctionnaire », pour équilibrer la gestion du territoire. Aux religieux ils laisseront le spirituel, l'étude, la formation, l'éducation, la collecte des impôts religieux ; aux vicomtes civils sélectionnés sous la responsabilité du comte, ils délègueront la gestion administrative, la collecte des impôts ducaux, la basse justice, sur un territoire restreint bien défini. Une fois l'assise politique établie le duc peut alors envisager des conquêtes territoriales plus éloignées. En Italie du Sud cette organisation débouchera sur la féodalité effective à la façon « normande » de ses ducs avec le respect des différences ethniques, culturelles, religieuses, administratives locales le tout avec un seul décideur pour l'ensemble : Robert de Hauteville et ses successeurs !



Concernant ses **ennemis** (*illustration ci-contre d'origine inconnue*) la situation était plus sereine :

Nos Franco-Normands en ont maintenant **trois** déclarés : **l'empereur d'occident** = celui du Saint Empire romain germanique ; **l'empereur d'Orient** = le basileus de Byzance et l'«empereur spirituel» de la chrétienté = **le pape**. Mais maintenant les papes les craignent. La victoire de Civitate tiédissait leurs ambitions d'engager une nouvelle croisade anti-normande bien qu'ils attendaient la moindre opportunité pour la déclencher. L'**ordalie**, « justice de Dieu », engagée par le pape s'était retournée contre lui, indicible situation : Dieu avait choisi le camp des Normands !

Dans le Saint Siècle, le moine **Hildebrand**, discrètement, prenait de plus en plus de pouvoir. D'origine toscane et formé à Rome à la règle bénédictine de Cluny il fut attaché, en qualité d'aumônier, au service de Jean Gratien (le pape Grégoire VI, voir chronique N°11 page 2). Il le suivit en exil et, à sa mort, il se retira au monastère de Cluny pendant un an. Il y rencontra l'archevêque de Toul, Brunon, (**le futur pape Léon IX**, vaincu à Civitate), qui le nomma propositus (promettant = non abbé) du monastère Saint-Paul-Hors-les-Murs de Rome, complètement ruiné avec des moines en pleine décadence physique et désespérance religieuse. Cette charge masquait son rôle d'« éminence grise », conseiller secret du pape, contrôleur de la curie et chargé de la diplomatie pontificale. Ennemi déclaré de la simonie il instruisait les dossiers des fautifs, il voulait également que cesse le mariage des prêtres. Malgré toutes ces responsabilités il réussira à restaurer le monastère en lui rendant le respect des règles, sa dignité religieuse et une discipline monastique retrouvée dans le respect de son ancienne austérité. Après la mort de Léon IX, devenu cardinal-diacre, on lui proposa de prendre le trône de saint Pierre. Pendant une année de tergiversations, de discussions diplomatiques, il le refusa*, avec sagesse, pour obtenir de l'empereur l'élection de **Victor II**, ancien évêque d'Eischstätt, plus nuancé envers nos Normands. A la mort d'Henri III il partit en Allemagne comme conseiller privé d'Agnès de Poitiers, la régente, du futur empereur Henri IV. Son austérité et sa sainteté le portaient tout naturellement à combattre les « maudits Normands » à cause de l'humiliation éprouvée par la « déchéance » du pape Léon IX, dont il était le mentor, et des conséquences négatives du schisme d'Orient pour la chrétienté de Rome résultant, en partie, des conséquences de Civitate. La haine est une chose mais rapidement lorsqu'on trouve difficilement des alliés, allemands ou grecs, il faut composer et prendre une attitude hypocrite, ou diplomatique, imposée par la réalité des situations.

*Ses origines étaient trop modestes pour pouvoir lutter contre les riches familles, romaines ou allemandes, qui ambitionnaient la place. Son père Bonizo était, selon certains chroniqueurs charpentier, humble paysan selon d'autres. Du côté maternel nous n'avons trace que de son oncle Laurentius qui le prendra sous son aile pour être éduqué dans le monastère Santa Maria de Rome sur la colline de l'Aventin dont il était père abbé. Il se souvenait du moine Gerbert d'Aurillac, le plus grand savant chrétien de son temps, qui comme lui avait conseillé les empereurs Otton 1^{er}, Otton II et Hugues Capet avec sagesse et compétence mais que l'on « conservait » à une position subalterne, et parfois humiliante, du fait de la modestie de ses origines. Il deviendra néanmoins le pape de l'an mil : Sylvestre II, un des plus grands papes de la chrétienté !

Le MONT CASSIN



Photo aérienne du Mont-Cassin aujourd'hui (Office du tourisme) Il fut très endommagé pendant la dernière guerre mondiale (bataille du Monte-Cassino)

Au Mont Cassin, la succession de **l'abbé Richer**, mort en 1053, assurée par le moine Pierre, reconnu saint homme par sa communauté mais surtout d'origine trop modeste, ne pouvait satisfaire les ambitions des puissants (situation identique à celle d'Hildebrand), en l'occurrence l'empereur et surtout ses conseillers : Humbert de Moyennemoutier et **Frédérique Lorraine**, le principal ennemi déclaré de Robert Guiscard. Finalement en 1057 ce fut cet ennemi qui prit en charge l'abbaye. Les deux Normands, Richard et Robert, se rapprochèrent compte tenu de cette nouvelle menace. De plus Aversa était trop voisine de l'abbaye pour ne pas tenter leur adversaire d'agrandir ses possessions.

La **mort de Victor II** lui permit de monter sur le trône de Saint Pierre sous le nom d'**Etienne IX** ce qui ne fit que renforcer la méfiance des Normands à son égard. Mais ce pape perdit un allié avec le décès de l'empereur Henri III. Profitant du rôle joué par Hildebrand en Allemagne pour essayer de relancer diplomatiquement la lutte anti-normande, le pape reprit parallèlement contact avec Argyros pour reconstituer, avec les Grecs, une coalition financée avec les fonds qu'il avait détournés de la riche abbaye. Après avoir fait élire un nouvel abbé au Mont Cassin : **Didier**, de son vrai nom Daufier, Bénéventin d'origine, il envisagea un rapprochement direct avec **l'empereur de Byzance Isaac I Comnène**. Connaissant les indécisions du katépan, il le court-circuita en déléguant Didier, assisté de deux ecclésiastiques de haut rang : les moines Etienne et Mainard, pour traiter directement.

Monnaie de l'empereur Isaac 1^{er}



Mais le pape ne comptait pas en rester là. Son frère Godefroid de Lotharingie, prince de Toscane, depuis la disparition d'Henri III, devenait le plus puissant seigneur du Saint Empire Romain germanique, financièrement et diplomatiquement. Il envisageait de son côté des ambitions personnelles : restaurer le royaume d'Italie ce qui convenait parfaitement au pape : à lui la suprématie spirituelle agrémentée de confortables possessions temporelles, à son frère le royaume et peut-être plus du côté allemand, et à eux deux une seconde occasion d'éradiquer ces « maudits Normands ». Le pape donna ordre aux abbayes et à la plus riche, celle du Mont Cassin, de se dessaisir d'une grande partie de leurs richesses pour financer ce projet. Cette fois assurément les Franco-Normands ne feraient pas le poids et il pourrait récupérer, à son profit, les territoires jouxtant la principauté papale de Bénévent....

A suivre : **1058 un nouveau pape Benoît X, 1059 : Richard d'Aversa et Capoue, le second mariage de Robert, le Concile de Melfi.**

Daniel JOUEN, le 31 mai 2015